Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 9 (1880)

Heft: 5

Artikel: Journal d'un jeune instituteur [suite]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039692

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 26.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« Le livret délivré par la grande caisse d'épargne à l'élève épargnant est le même que le livret délivré aux adultes et aux jeunes apprentis qui directement déposent leurs économies à la grande caisse d'épargne. Et cela a paru dicté par l'esprit même de l'institution de la caisse d'épargne scolaire. Il convient en effet que l'élève qui, par l'économie, a fait acte viril, soit traité comme un homme et reçoive pour son épargne un livret d'homme. *(A suivre.)*

JOURNAL D'UN JEUNE INSTITUTEUR.

Le 19 février. — J'ai reçu aujourd'hui une lettre de mon ami en Allemagne. J'attendais de ses nouvelles avec impatience, car il ne m'avait point écrit depuis le nouvel an. Ce retard contraire à ses habitudes m'inquiétait. A quoi attribuer ce long silence, me disais-je souvent le soir dans mes heures solitaires en pensant à cet ami absent? Peut-être au refroidissement, à l'oubli? Mais j'avais hâte de chasser cette mauvaise pensée. Dans un cœur aussi bon, aussi généreux, la distance et le temps ne sauraient effacer les profondes empreintes d'une vieille amitié La main du malheur l'aurait-il frappé, la maladie l'aurait-elle visité? Hélas! cette dernière supposition n'était que trop vraie. Salettre m'apprend tout. Voici en quels termes:

« C'est de l'hôpital que je t'écris; mais rassure-toi, je suis en pleine convalescence. Cela t'explique mon long silence. J'ai été malade, même dangereusement malade. Pendant quinze jours j'ai été cloué sur un lit de douleur par la fièvre typhoïde, qui règne ici depuis quelque temps et fait de nombreuses victimes. Au plus fort de la crise, qui dura deux jours, les médecins désespéraient de me sauver. Un bon prêtre, assidu à mon chevet, m'annonça l'arrêt de la science. Malgré toutes les précautions et tous les détours avec lesquels ce prophète de malheur s'acquitta de son message, le coup fut terrible. Ah! cher ami, mets-toi à ma place. Voir tout à coup s'évanouir les brillantes espérances qui dorent l'horizon de la vie quand on a vingt ans; voir soudain se dissiper tous ses beaux rêves d'avenir; n'avoir en perspective qu'une froide tombe bien loin de la patrie, que jamais un parent n'humectera de ses larmes, où personne ne viendra jamais prier et répandre une goutte d'eau bénite, et derrière la tombe l'éternité avec son inconnu et ses redoutables mystères; quel affreux réveil! Le mal qui me dévorait ne m'enlevait point la faculté de la réflexion. Combien j'ai pensé à ma famille dans ces heures solennelles, surtout à ma vieille mère, si bonne, si tendre que la nouvelle de ma mort allait plonger dans le deuil et l'affliction; à mes amis et à toi en particulier, à qui j'aurais voulu dire un dernier adieu; à mon village natal, à ses sites riants pleins de souvenirs, à son clocher, à l'ombre duquel j'aurais désiré dormir mon dernier sommeil! Cependant il a fallu se résoudre. Je répétai avec résignation les paroles de notre Sauveur au Jardin des Oliviers: « Seigneur, si c'est possible éloignez de moi ce calice d'amertume, néanmoins que votre sainte volonté soit faite. » Je fis tous mes préparatifs pour ce grand et redoutable voyage de l'éternité. Après deux jours de cruelles souffrances et d'angoisses mortelles, je pris sensiblement le mieux et je suis maintenant hors de danger. Cette maladie semble avoir doublé les facultés sensitives de mon âme. Je me seus pour la première fois peut-être un peu poète. Une voix intérieure chante en moi: « Que la lumière du jour est douce ;

que la nature est belle et que la vie a de charmes! » Je crois que pour apprécier ces biens, il faut avoir été comme moi sur le point de les perdre. J'espère pouvoir quitter sous peu cet asile de la souffrance. Je ne te ferai pas, cher ami, le tableau navrant de tout ce que je vois et entends ici; je n'aurais jamais cru que l'humanité fût affligée par tant d'infirmités. Après une visite à l'hôpital, le Dante aurait pu ajouter de nouveaux cercles aux sept cercles de son enfer.

« L'hôpital où je me trouve est desservi par des religieuses. Je ne puis assez admirer le sublime dévouement de ces saintes femmes. Il faut les avoir vues à l'œuvre, avoir reçu leurs soins pour connaître tout leur mérite. Elles sont jour et nuit aux chevets des malades et des agonisants; elles oublient leur repos et dépensent leur santé pour soulager ceux qui souffrent. Rien ne les arrête; leur zèle ne connaît point de bornes. Il ne recule ni devant l'affligeant et souvent rebutant spectacle de la maladie, ni devant le danger de la contagion. O puissance de la religion! elle seule est capable de soutenir ces faibles créatures dans l'exercice de leurs héroïques vertus. Ce sont les hautes aspirations de la foi et de l'espérance qui allument et entretiennent dans leurs cœurs le feu sacré de l'abnégation et de la charité. On se sent fier et honoré d'appartenir à une religion qui produit de tels dévouements. Sans doute, elles ne seront point déçues dans leur attente; si Dieu a promis de se souvenir d'un verre d'eau fraîche donné en son nom il ne saurait les oublier au jour de ses récompenses. Je le prie d'acquitter pour moi la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers elles. Et dire que ces saintes femmes, ces anges de la terre, sont souvent en butte à la persécution! Ne voit-on pas des gouvernements les chasser de leurs Etats? Celui de Genève a donné dernièrement au monde ce grand scandale. Hélas! de tout temps le bien a offusqué les âmes basses, qui étant incapables de toute vertu ne peuvent supporter le dévouement chez les autres. »

Dans le reste de sa lettre mon ami m'entretient de nouveau de ses études et de ses plans d'avenir. L'espérance hante de nouveau son sein. Telle est la sagesse humaine! A peine échappé à une épreuve qui a mis nos jours en péril, nous ne nous accordons pas un moment de recueillement, nous recommençons à bâtir sur le sable mouvant. Il me prie de ne pas tarder à lui écrire; je voudrais le faire ce soir déjà; mais il est tard et je suis fatigué. Je renvois cette tâche à demain.

Le 20. — Hier soir je me proposais de répondre à la lettre de mon ami; j'ai tenu ma résolution. C'est une petite victoire remportée sur ma paresse. Le fait est rare et mérite une place dans mes éphémérides; il ne m'arrive que trop souvent de renvoyer de jour en jour l'exécution d'une tâche que je me suis imposée. Je viens d'écrire quatre pages serrées d'une seule haleine, mais sans me soucier beaucoup, il est vrai, de la forme de mon épître, et de la suite de mes idées. Depuis des années déjà que je m'amuse à noircir du papier et aligner des phrases, je n'ai encore pu former ma plume à une discipline un peu sévère; elle court, court toujours, court sans frein, franchit les obstacles d'un bond et décoche chemin faisant force ruades à la grammaire et à la logique. L'amitié est indulgente; M. N. quoiqu'un peu puriste et grand admirateur des phrases à la Goethe me pardonnera ma négligence. Notre cœur est un vaste réservoir de sentiments et de pensées; une fois l'écluse grande ouverte les flots s'échappent sans qu'on puisse souvent en régler le cours. Entre autres choses, j'ai parlé longuement à mon ami de sa maladie. Je lui ai dit combien j'ai été affecté en apprenant que sa vie avait couru un sérieux danger, et d'un autre côté toute la joie que

me cause la nouvelle de son prompt rétablissement, puis je lui fais une question peut-être un peu indiscrète. La voici dans toute sa crudité: « Remercions Dieu, cher ami, qu'il t'ait rendu à la vie, à la santé, au bonheur. Mais comme de tout mal il peut ressortir un bien, tâchons de faire notre profit de l'épreuve qu'il a plu au ciel de t'envoyer. Dis-moi donc quelles étaient tes impressions, tes pensées pendant ces jours de crise, dans ces moments solennels où tu luttais avec les convulsions de l'agonie? Qu'est-ce que la mort t'a dit à l'oreille lorsqu'elle te flairait de si près et qu'elle faillit t'emporter?

J'attends une réponse dans ta prochaine lettre, ne me cache rien car je suis avide d'émotions étranges et de funeste savoir. »

VARIÉTÉ

Brise du soir!

Quand la nuit vient couvrir d'ombres mystérieuses
Le vallon, et voiler ses lignes vaporeuses;
Quand le songe inconscient, ou d'azur ou tout noir,
Eveille les soucis ou bien le doux espoir;
Quand le ruisseau joyeux au lit d'herbe mouillée
S'endort, et que l'oiseau repose en la feuillée;
Quand la planète d'or étale son miroir
Où l'on croit remarquer des ombres se mouvoir,
Réponds, que me dis-tu, douce brise du soir?...

Quand le doux rossignol effeuille sa romance,
Prière parfumée émouvant le silence;
Quand le long du sentier, s'égarant dans les prés,
Glissent en fredonnant des sylphes attardés;...
Lorsque le ver luisant dans le bosquet scintille,
Trahissant les secrets de la verte charmille,
Où l'amie et l'ami mollement vont s'asseoir
Après l'absence, heureux d'un aussi doux revoir,
Oh! dis, que chantes-tu, douce brise du soir?...

Brise aux concerts joyeux, ta voix persuasive
Combien, combien de fois je l'entendis plaintive!...
Quand tu pleures la nuit sur la face des eaux;
Quand tu gémis sans fin dans les frêles roseaux,
Viens-tu de notre cœur aviver la souffrance?
Ton aile apporte-t-elle un rayon d'espérance?
Folle fille de l'air, oh! j'aimerais savoir,
Quand l'âme est sombre et puis que le ciel est tout noir,
Pourquoi tu vas pleurant, douce brise du soir?...

J'aime ta voix qnand même ou plaintive ou rieuse.
Inspire ma pensée ou triste ou radieuse...
Tout imprégnée encor des parfums de la fleur,
Brise, oh! viens me parler de joie ou de douleur...